

À François Brunault, le dernier des libéraux

La libre entreprise
ou
La République est bonne mère
Nouvelles

Stéphane de Boysson

Barifer

*« J'aime l'âne si doux
marchant le long des houx.
Il a peur des abeilles
et bouge ses oreilles.
Il va près des fossés
d'un petit pas cassé.
Il réfléchit toujours
ses yeux sont de velours.
Il reste à l'étable
fatigué, misérable.
Il a tant travaillé
que ça vous fait pitié.
L'âne n'a pas eu d'orge
car le maître est trop pauvre.
Il a sucé la corde
puis a dormi dans l'ombre.
Il est l'âne si doux
marchant le long des houx... »*

Francis Jammes

Les personnages décrits dans cet ouvrage sont de pures créations. J'ai voulu rendre hommage au courage des entrepreneurs, tout en insistant sur un fait de société, l'émergence d'une nouvelle figure de chef d'entreprise. Oubliez les grands patrons du CAC 40 et les ambitieux dirigeants des startups, voici les indépendants, les free-lance, les auto-entrepreneurs, tous plus ou moins ubérisés.

Nouvelles

Les pins de Valérie

2000. Souvenirs d'une rencontre fugace, mais vivace.

Valérie est ma voisine. La voisine la plus discrète que la Terre eût jamais porté, j'en témoigne. C'est simple, j'ai longtemps cru cet appartement vacant. Les constructions des années 1970 brillaient par le modernisme de leurs plans et de leurs matériaux, pas pour la qualité de leur isolation phonique. Nos parents n'avaient probablement rien à cacher. Je vous défie d'écouter de la musique ou de vous lancer dans une dispute conjugale sans que vos voisins immédiats, voire tous ceux avec qui vous partagez la descente du vide-ordures, n'en soient instantanément informés. Je n'ignore rien des habitudes de mon compagnon de droite, un colonel peintre à la retraite, un tantinet sourd. Je croyais le logement situé à ma gauche inoccupé.

Or, Valérie était là. Elle sortait peu et discrètement. Nous n'avions pas les mêmes horaires. Un soir, alors que je rentrais un peu plus tôt, nous avons partagé l'ascenseur. Plongé dans mes pensées, je suis souvent distrait, mais je n'ai pas pu ne pas remarquer cette belle et grande fille blonde, mince et affûtée. Quelle ne fut pas ma surprise quand je l'ai vue ouvrir sa porte ! J'osai :

– Bonjour, je crois que nous serons voisins.

- Je sais. Nous le sommes en effet.
 - Venez-vous d'arriver ?
 - Non, j'étais ici avant vous. Bonne soirée.
- J'ai connu des entrées en matière plus faciles.

Un mois plus tard, un soir, elle a sonné à ma porte, un coup bref. Elle manquait de sel. Je n'ai eu que le temps de saisir une salière, de la lui tendre, elle avait disparu.

Une semaine plus tard, j'ai reconnu le timbre. J'ai cru qu'elle me rapportait le saleron. Or, d'autorité, elle a pénétré dans mon salon, s'est assise et a déclaré :

- Vous avez l'air gentil. J'ai décidé de vous faire confiance.
- Je vous...
- Ne me remerciez pas, je n'ai pas le choix. Je vais être opérée de la hanche.
- Je suis navré.
- Une malformation, j'ai repoussé l'échéance au maximum, mais je dois y passer. C'est cela ou le fauteuil roulant.
- Est-ce grave ?
- Non, le chirurgien a l'air confiant. Je déteste dépendre des autres. Vous ne pouvez pas comprendre. Je serai opérée demain. Ils me gardent trois jours. Puis, j'enchaîne avec une semaine dans une maison de rééducation. Je serai de retour dans dix jours. Seulement, je n'aurai pas le droit de sortir avant la fin du mois.
- Voulez-vous que je vous ravitaille ?
- Non, j'ai de quoi tenir un siège.

- Des fruits frais ?
- Merci, j'ai tout prévu.
- Du sel ?
- Non, la salière, c'était un moyen pour pénétrer chez vous, pour voir comment vous viviez. Vous êtes discret. J'avais besoin de m'assurer que vous étiez sérieux.
- Le suis-je ?
- J'espère. J'ai vu les photos sur le bureau. Êtes-vous véritablement marié ?
- Oui. Je rentre tous les week-ends rejoindre ma femme et mes enfants en Normandie.
- L'aimez-vous ?
- Oui.

Son visage était sérieux et ne manifestait aucune marque de complicité.

- C'est bien.
- Que dois-je faire ?
- Vous rendre tous les deux jours à la Poste et y déposer mes paquets. J'ai une carte professionnelle. Vous n'aurez pas à faire la queue. Je pèse et affranchis, vous déposez, c'est tout. Pourrez-vous le faire ?
- Je le crois.
- Merci. Rendez-vous dans dix jours. Je vous rendrai votre salière

Je n'ai pas eu le temps de lui proposer un verre, elle était déjà partie. Valérie est vive et je restai avec mes questions.

Dix jours plus tard, elle sonnait à la porte. Elle se déplaçait à l'aide de cannes anglaises. Je l'ai suivie dans son appartement. Il était similaire au mien,

l'architecte manquait de fantaisie. Je ne m'y suis pas senti dépaycé. Il était froid, blanc et bien rangé. Une importante pile de tous petits paquets m'attendait sur la table du salon. J'ai fourré l'ensemble dans un sac à dos sans un mot. Ce n'est que le surlendemain que j'ai lancé la première question. Elle se sentait redevable et ne l'a pas éludée. J'ai pu, progressivement et en rassemblant les éléments, reconstituer son histoire. Il me manque des détails, mais je crois avoir saisi l'essentiel. J'en sais assez pour vous la conter. J'ai modifié le prénom, les dates et les lieux, mais si ce texte lui parvient, elle se reconnaîtra. J'espère qu'elle ne m'en voudra pas de dévoiler une partie de sa vie. J'omets les passages douloureux et vous laisse combler les trous.

Valérie est d'un abord difficile. Son regard est fuyant. Je crois que ses yeux sont clairs. Elle évoque chez moi l'image d'une belle jument fougueuse et indomptée. Je tiens à préciser que je n'ai jamais fait d'équitation. Après des études d'ingénieur, elle a connu une dizaine d'emplois, de plus en plus courts, pour autant de démissions. La dernière a été plus douloureuse. Elle a pris le temps de se reconstruire. Elle a pris goût à l'indépendance et s'est retrouvée au RMI. Elle vivait entre une chambre de bonne à Asnières et la maison de ses parents en Normandie. Elle faisait la navette, elle cherchait sa voie. Elle ne voulait plus d'employeur ni de collègues. Elle aspirait à limiter les contacts avec la clientèle et ne surtout pas dépendre de quiconque. Elle l'a trouvée. Sa voie.

Un premier essai a échoué. Dépourvue de permis de conduire, elle était tributaire d'une amie. Elle a passé l'examen et acquis un véhicule. Au printemps et à l'automne, elle écume les brocantes et les vide-greniers. Elle privilégie les plus éloignés de Paris, inaccessibles en métro ou en RER. Les prix y sont plus bas et les bonnes occasions plus fréquentes. Elle ne fait qu'acheter. Elle fait deux ou trois marchés par jour. Sportive, elle marche vite. Elle observe, elle scrute et elle achète. Elle demande le prix, puis règle ou propose le sien. Elle n'attend pas longtemps et ne revient jamais sur ses pas. Elle recherche les pins, les cartes téléphoniques et, plus confidentiel, les « pass » d'entrée des événements sportifs et des parcs d'attractions. Uniquement les modèles rares, les seuls prisés des collectionneurs, les « pass » des soirées anniversaires ou des grands matches. Dans ce bas monde, tout se collectionne. Tout est une question de cote. Son métier, c'est non seulement de connaître le bon prix, mais surtout de trouver la personne prête à le payer.

Elle est limitée par la place et l'argent. Elle ne deale que les petites pièces et n'investit pas plus de 1 franc par objet. Elle en possède des dizaines de kilos. Le vrai du travail n'intervient qu'après l'achat. Il s'agit de les nettoyer, de les classer, de les ranger par thèmes, de constituer des lots de trois à cinq pièces, de les photographier, de rédiger une présentation, puis, enfin, de les mettre en vente. Le secret est dans la photo et dans le texte. Le cliché doit être parfait, la notice précise et juste. Sa réputation en dépend. Ses devises : ne pas négocier et ne jamais mentir. Elle

possède pour 40 000 francs de stocks, valeur d'achat. L'essentiel est entreposé chez ses parents. Comment vendre ?

Le truc, c'est EBay¹. C'est un truc révolutionnaire² et fascinant qui permet de mettre en concurrence des collectionneurs du monde entier afin de faire monter des enchères. Ses lots sont achetés 50 à 100 francs. Son record : 1 500 francs pour quatre pins rarissimes, une série des JO de Barcelone.

Au début, elle vendait peu et pas assez cher pour en vivre. Attention, elle ne joue pas, elle n'améliore pas ses fins de mois, elle doit en vivre. Valérie est une pro. Les bons pins sont rares. Elle a persévéré, elle s'est améliorée, ses statistiques ont progressé. Aujourd'hui, les deux tiers des lots partent. Le marché n'est pas figé, les modes et les cours changent en permanence. Elle scrute les tendances et les prix de vente. Elle écoute clients et concurrents. Elle lit attentivement les forums spécialisés. Elle prend des notes, beaucoup de notes, dans ses petits carnets verts. Puis, elle teste en mettant en vente un lot thématique. Elle poste une annonce. EBay lui coûte cher, mais le prix est justifié, les bons acheteurs s'y retrouvent. Les sites gratuits sont moins

¹ EBay a été créé en 1995 par Pierre Omidyar, un Irano-Franco-Américain né en 1967 à Paris. Le magazine *Forbes* évalue en 2020 la fortune du bienfaiteur de Valérie à 11 milliards de dollars. Elle n'est pas jalouse.

² Révolutionnaire en 2001.

sérieux, moins bien tenus. Chaque semaine, elle expédie ses lots dans le monde entier. Sa clientèle comporte un bon tiers d'Anglo-Saxons, elle rédige désormais ses notices en anglais. L'automne et le printemps, elle achète. L'hiver et l'été, elle surfe sur Internet pour observer les cours, mettre à jour ses carnets. Elle vend toute l'année. Je ne me sens pas le droit de dévoiler ses trucs. Tout au plus, je peux vous livrer que ses meilleurs thèmes se concentrent, sans surprise, sur les animaux, les sports, les transports et les personnages de fiction.

Depuis peu, elle s'intéresse aux jouets. Elle se méfie des contrefaçons. Elle achète un peu, sans vendre, pour apprendre. Elle ne recherche pas toutes les figurines, seulement les moins chères. Elle ne touche pas à Star Wars, une licence trop onéreuse. Dommage, c'est la seule qui m'intéressait. Je ne suis pas dans sa cible.

Elle réalise sur EBay, en moyenne, 10 à 15 000 francs de chiffre d'affaires par mois. L'été, elle fait mieux. Elle participe à quelques grandes foires en France et en Allemagne. Un énorme travail, elle se déplace avec plus de 200 kilos de marchandises et de matériel. Ses parents l'aident à déballer. Ils étaient un peu réticents au début, puis, « les bons bourgeois » – ce sont ses mots – y ont pris goût. Elle prend 10 mètres de stand. En une seule journée au grand air, elle peut réaliser autant, s'il fait beau, qu'en un mois sur EBay. Le monde réel n'a pas entièrement disparu. Si elle affronte ses clients, elle négocie peu. C'est à prendre ou à laisser. Ses parents sont plus liants.

Valérie se partage entre Paris et la Normandie. Elle travaille plus de soixante heures par semaine. C'est le prix de sa liberté. Elle ne regrette rien. J'aime bien ma voisine.

Je rentre tard

2009. Un entrepreneur, visiblement ébranlé par notre logique administrative.

Je rentre tard. Fréquemment. J'aime regagner mon lit alors même que la ville s'ébroue péniblement. Je côtoie alors brièvement les premiers levés. J'ai longtemps cru ma digne mère. Au lever du soleil, j'entends, encore dans un demi-sommeil, sa voix d'outre-tombe m'assenant que l'avenir appartient aux lève-tôt. J'ai subi cette formule toute mon enfance. Mensonge éhonté. Le bourgeois s'éveille plus tard. Le nanti prend son temps. Il attend que la ville s'ouvre, que la table soit servie, que le rideau se lève sur le spectacle d'une cité ordonnée pour son plus grand plaisir. Les premiers métros charrient leurs lots de miséreux : équipes de ménage, commis de cuisine et agents de sécurité. La ville est dure pour ces premiers levés. Cette vie à contretemps me satisfait pleinement. Selon moi, trop de monde circule dans cette ville aux heures diurnes. Je vis mieux la nuit. La nuit, la vie prend une autre dimension, elle se pare de couleurs différentes. La nuit est le royaume des jouisseurs : chasseurs, danseurs et joueurs. La nuit, nous jouons entre nous. La nuit, la ville s'apaise. Les petits joueurs sont partis se coucher, les laborieux refont leurs forces. Les voyeurs et les bluffeurs se sont lassés. Ne restent autour de la table que les véritables parieurs. Je parie gros. Je ne joue que ma vie, le seul enjeu admis par mes partenaires.

Ma grand-mère, paix à sa pauvre âme, était véritablement chrétienne. Nous nous aimions profondément. Hélas, intoxiquée par des siècles de médisances de sacristie, la chère femme condamnait les jeux d'argent. Ce tragique différend est fondé sur une erreur historique. Pour lui complaire, j'ai étudié la question. Le *Catéchisme de l'Église catholique* soutient que « les jeux de hasard deviennent moralement inacceptables lorsqu'ils privent la personne de ce qui lui est nécessaire pour subvenir aux besoins d'autrui. La passion du jeu risque de devenir un asservissement grave ». L'argumentation n'est pas contestable. Seulement, célibataire par choix, je ne prive personne. Quant à l'addiction, elle n'est pas totale : décavé, je cesse de jouer. Nous refusons le crédit. Ruiné, je quitte les salles de jeux pour me refaire. Je retourne travailler, avec tous les autres. Alors, je vends des logements. Je parle avec aisance, je sais observer, écouter, deviner, rêver. J'apprécie ce métier, qui me le rend bien.

J'ai tout perdu à deux reprises. J'évite dorénavant de miser mon propre appartement. Je vieillis. Pour revenir à ma grand-mère, la méprise est patente, car Jésus exhorte ses fidèles à vendre leurs biens, à partager leurs richesses et à le suivre, pour vivre dans la confiance, l'abandon à la divine providence. Le Christ les supplie de ne pas s'inquiéter pour demain. Ne nourrit-il pas les oiseaux du ciel ? J'aime cette formule. Dans le verset suivant, il déclare habiller les lis des champs : l'image, trop féminine, me parle moins. Jésus fustige les clinquantes pièces d'or du riche, pour encenser le don de la petite vieille. Ses

quelques piécettes représentaient toute sa richesse, elle n'offrait pas une épargne superflue, mais son repas du soir. Est-il seulement entendu ? Ma grand-mère a offert l'essentiel de sa fortune à son église de son vivant, à la fureur de ses enfants bien-pensants. Pourquoi donc ? N'était-elle pas libre de disposer de ses biens ? Mamie, comme je t'envie. Tu étais libre.

Le flambeur est un mystique caché. Pire, incompris. Il s'abandonne totalement au hasard d'un tirage de cartes, d'un lancer de dés ou d'un galop de pur-sang. Ne croyez pas que le joueur calcule, thésaurise, scrute, triche ou bluffe. Non, le joueur joue. Il joue sa maison, son toit, ses biens, sa vie, sa famille gratuitement. Le dernier point, la famille, soulève indéniablement une difficulté d'ordre éthique. Il s'en remet au choix de Dieu, à la souveraine ordalie. Noir ou rouge. Plus ou moins de 21. Santiago de Chili placé dans la cinquième. La boule roule, tourne et tranchera dans sa sublime indifférence métallique. Je veux croire au dessein intelligent de cette bille. Le joueur fuit la sécurité, l'avarice et l'orgueil triomphant, tristes apanages du rentier, ce fou persuadé de maîtriser son destin. Le dernier jour venu, demain peut-être, que fera-t-il de ses précieuses Sicav ?

Mamie aimait la parabole du riche insensé. La voici : « Il y avait un homme riche dont les terres avaient beaucoup rapporté. Et il se demandait en lui-même : "Que vais-je faire ? Car je n'ai pas où recueillir ma récolte." Puis il se dit : "Voici ce que je vais faire : j'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus

grands, j'y recueillerai tout mon blé et mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as quantité de biens en réserve pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, fais la fête." Mais Dieu lui dit : "Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme. Et ce que tu as amassé, qui l'aura ?"³ »

J'avais gagné : un brelan de valets tombé du ciel dans la dernière donne. J'étais dans d'excellentes dispositions : le joueur fortuné est le meilleur des compagnons, sa prodigalité est sans égale. J'avais souhaité achever la nuit en compagnie d'un ami. Hélas, Paris dormait. J'allais franchir le porche de notre immeuble quand j'entrevis une ombre sur ma droite. Le joueur est curieux et d'un naturel confiant : je m'approchai. Une silhouette sombre se détachait sur le mur blanc. L'ombre tremblait, elle se déploya et prit forme humaine, un humain manifestement malade dans la position du « haut-le-cœur penché en avant ». Toute sa personne affichait un état d'ébriété très avancé. L'alcoolique non repent, que je suis, appréciait ce geste du loto divin qui me confiait, alors que je redoutais de finir seul cette nuit, un pair en difficulté. Le gars avait abusé d'un bon whisky, l'odeur ne trompe pas. Ce détail suffisait à me le rendre sympathique. Je supporte mal la bière. N'y voyez pas une marque d'élitisme, que nenni. Plus simplement, acceptez que la bière ne me réussisse pas. Elle étanche mal la soif, elle fait gonfler et pisser. Je ne comprends pas ce besoin de se remplir

³ Luc 12, 16-20.

la panse de gaz. Je posai une main amicale sur le dos de mon nouveau compagnon.

- Des ennuis, l’ami ?
- Non.

La langue est pâteuse, le ton inquiet.

- Puis-je faire quelque chose pour vous ?
- Je vais bien. Juste un peu malade : simple crise de foie.

Nous sommes dans le déni. Dommage. L’hypocrisie m’ennuie. Je lui accorde néanmoins une seconde chance, je déteste boire seul.

- Il faut combattre le mal par le mal. Juste un verre, pour faire reposer. Je possède un excellent whisky. Un pur malt écossais, légèrement tourbé.
- Non merci. Non. Je vais bien. C’est mon immeuble.

Un voisin ! Nouvellement installé. Heureuse surprise, car la bâtisse ne brille pas par l’originalité de ses résidents.

- Voici une bonne nouvelle. C’est aussi le mien : je réside au quatrième.
- J’habite...

Le gars hésite, comme un enfant pris en faute.

- Ne vous faites pas de bile. J’ai vomi ici même, pas plus tard que samedi dernier. La place est bonne. Suffisamment loin du porche pour éviter de subir les foudres, légitimes, de la concierge. L’auto-laveuse de la mairie ne devrait pas tarder. C’est son heure.
- Vous croyez ?
- Oui, tout disparaîtra. Pour votre veston, je vous conseille le pressing en face du métro.

- Je sais. Ils travaillent bien et le patron est discret. Il boit.

Pas possible, un homme si secret. Je ne l'aurais jamais deviné. J'éprouve quelques difficultés à l'imaginer sirotant un vieux whisky. Vu son accent chantant, je le vois s'arsouiller au pastis. J'aime moins, l'anis me monte à la tête.

- Rentrons. Je suis fatigué.
- Vous travaillez tard.
- Oui.

Il se redresse et j'ai la surprise de reconnaître mon voisin de palier. M. Dramé est un « noir blanc ». Noir dehors et blanc à l'intérieur. Je dois cette expression féroce et injuste à un *black panther* de mes amis, l'un des meilleurs joueurs de poker de la place. Dramé serait originaire de Guinée, à moins que ce ne fût du Ghana, ou du Gabon. La géographie africaine de ma concierge, mon indicatrice, est fluctuante. D'ailleurs, moi aussi, je confonds les pays de l'Ouest africain. La topographie m'ennuie. Je n'ai jamais compris cette manie de nos ancêtres de tracer des frontières et de planter des drapeaux sur les terres inconnues. Il me suffit de savoir qu'il est d'origine africaine et qu'il s'est admirablement adapté à notre société. Il porte beau, vote conservateur et clame haut et fort qu'il est le premier à s'acquitter de ses charges de copropriété. Briqué du jour, son paillason est conforme aux normes de l'immeuble. Le mien est trop petit, fleuri, taché et, épris de liberté, se déplace le long du couloir.

- Venez, prenez mon bras, l'immeuble bouge.

- Vous croyez ?
- Oui, il tangué. Vous n’écoutez donc pas la météo marine ? C’est imprudent. Le vent est au noroît sur République-Bastille et Manche-Gascogne. Il forcé rapidement dans le quartier.
- Vous plaisantez ?
- À peine. J’ai découvert que la terre tourne autour du soleil et l’immeuble autour de l’escalier B. Constatez par vous-même.

Il porte les mains à sa tête et manque de sombrer, corps et biens, au pied de l’ascenseur. À cet instant, en lui, tout bouge.

- Respirez, un bon coup.
- Oui. J’ai mes clefs, dans une poche.
- Moi aussi.
- Ah ! Malheureux... Ne faites pas de bruit. J’habite ici. La concierge... Chut...

Il adopte une mimique de conspirateur, monsieur est bon comédien. J’appelle l’ascenseur et le hisse dans la cage de fer. Il retourne consciencieusement une multitude de poches, de haut en bas. Pantalon, chemise, veste, manteau. Tickets, jetons, trombones et carte de crédit constellent la moquette. Il secoue la tête, navré, et reprend sa revue, de bas en haut, à la recherche d’une clef qui se refuse à ses avances. Je conserve un double de mon trousseau dans la boîte aux lettres, et une clef de la boîte aux lettres cousue dans mes pantalons. J’ai tout essayé. Je perds mes vestes, mes chaussures, mes sacoches, mais, Dieu merci, rarement mon pantalon. M. Dramé grogne, perdu dans sa quête. Notre esquif s’immobilise. Nous sortons. J’allume. Ragaillardi, il tire une série de

bords jusqu'à sa porte et s'arrête brutalement, manifestement désesparé, toutes voiles fasseyantes.

- Je suis arrivé.
- Sauvé, le port ! Jetons l'ancre. J'estime que nous devons marquer le coup. Nous irons demain en procession offrir un magnum aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Venez à la maison, il est un peu tôt pour réveiller votre épouse.

Rassuré par la vue du havre, mon matelot reprend des couleurs.

- Ma femme ? Oui, vous avez raison. Je vais attendre.

Il esquisse le geste de s'asseoir, puis s'effondre lentement et silencieusement, comme ces gratte-ciel qui implorent étage par étage, sur son magnifique paillason. J'hésite à l'abandonner à son sort, il ne risque plus grand-chose, quand j'aperçois un trousseau de clefs scintillant au-dessus de sa tête, scotché sur la porte.

- Ne serait-ce pas à vous ?
- Mais oui, ouvrez.
- Votre femme ?
- Ma femme.

Son front se plisse, l'effort est intense et douloureux, quand tout à coup son visage s'affaisse.

- Elle n'est plus là.

Il s'est péniblement relevé, pour s'engouffrer dans son appartement. La porte est restée béante. Vous avez deviné que nos horaires habituels divergent. Jamais je n'ai eu l'occasion de pénétrer chez mes voisins. Tout au plus, je me souviens d'avoir aidé son épouse à monter un lourd carton. J'hésite à le suivre.

Il a titillé ma curiosité, je passe le pas de la porte. Je n’imaginai pas son intérieur ainsi. L’ensemble évoque la garçonnière négligée un lendemain de réveillon. Lui-même semble abasourdi à la vue du capharnaüm. Il blanchit à vue d’œil. J’ai repéré le bar. Le placard est béant et les lieux manifestement pillés. Nous arrivons trop tard.

– Mon ami, venez à côté. Il me reste du whisky.

– Non. J’ai assez bu.

Je n’ose pas le contredire, même si deux écoles s’opposent sur le sujet. La thèse doloriste, que je soutiens, préconise de combattre le mal par le mal.

– Oui, c’est pourquoi je vous propose un café. Une recette antillaise, un secret de famille, souverain sur les gueules de bois. Venez.

Nous traversons le palier. Je l’installe sur un fauteuil en cuir qui ne risque rien. J’ouvre une fenêtre, je redoute qu’il ne s’endorme, et prépare la cafetière. Je me sers l’apéritif promis. Je serai le seul à boire, mais en bonne compagnie. Un soir où le sort s’acharnait contre moi, j’ai promis à une amie de ne plus jamais boire seul. Je ne m’estime absolument pas lié par la promesse, l’alcool invalide les serments, mais j’ai apprécié cette nouvelle hygiène de vie. L’ivresse solitaire est dangereuse, elle détruit trop vite et sans plaisir. Si le joueur se tait derrière ses cartes, le buveur a besoin de parler, de s’épancher. Mon alcoolisme est mondain. C’est du bon, 20 ans d’âge. Je lui tends un bol noir et fumant.

– Merci infiniment.

– Le plaisir est pour moi.

Je lui accorde quelques minutes de repos. J'essaie d'imaginer, sans succès, la nature de la tornade qui s'est acharnée sur mon visiteur. Le jeu développe l'attention, l'observation du moindre détail, au détriment de l'imagination. L'intuition n'a rien à voir avec l'imagination. Au contraire, elle est le fruit, irraisonné ou inconscient, de l'expérience, la capacité, acquise par une longue pratique, à lire dans le jeu adverse. Le joueur est un homme ancré dans la réalité de sa passion.

- Je vous laisse boire. Sans indiscretion, que vous est-il arrivé ?
- Oh ! Vous n'allez pas me croire.
- Mais si. Au contraire.
- Je ne veux pas vous faire perdre votre temps.
- Non, ne craignez rien, je n'ai rien de prévu ce matin.
- Vous ne travaillez pas ?
- Si, mais pas aujourd'hui.
- Ah, j'ai beaucoup de chance de vous avoir trouvé.
- Oui, je vous écoute.
- Je m'appelle Dramé. Lansana Dramé. Je suis arrivé en France le 18 juin 1989. Muni d'un visa étudiant, j'étais en règle. Je suis toujours en règle. J'ai validé un BTS de gestion, puis intégré une école de commerce. C'est vrai.
- Non seulement je n'en doute pas, mais je peux vous assurer que votre légalisme est écrit sur vous. Du moins en temps normal.
- Pardon ?

- Je dis que vous avez l’allure d’un cadre sérieux et diplômé.
- Ah ! C’est gentil.
- Non, c’est la réalité. Ensuite ?
- J’ai travaillé une quinzaine d’années, dans le transport et la logistique. J’ai été chauffeur, pour financer mes études, puis dispatcher, enfin chef de quai. J’aime les camions. Moi aussi, j’ai travaillé de nuit. On roule mieux. J’ai arrêté quand je me suis marié.

Son regard court de la porte à l’appartement d’en face. Ses yeux se voilent. Je lui sers d’autorité un scotch, un doigt. Il saisit le verre avec curiosité à la recherche d’un souvenir perdu. Mon buveur est débutant, tant de maladresse me touche.

- Je vous ressers un café.
- Oui, cela vaut mieux. J’ai toujours voulu me mettre à mon compte. Nous avons épargné. Ce n’est pas facile avec l’appartement à rembourser et la famille au pays à aider. Ma femme travaille, elle est comptable. Elle termine son diplôme d’expertise comptable. Nous avons attendu la fin de ses études pour avoir des enfants. C’était dur.
- Mais alors, que s’est-il passé ?
- J’y viens. Je crois que je supporte mal l’alcool. Je ne bois pas d’habitude. Les chauffeurs n’ont pas le droit. Les bouteilles du bar de notre salle de séjour étaient des cadeaux de fin d’année. Je m’autorise une bière les soirs d’été.
- C’est plus sage.

J’assume ce mensonge... Le gars dégringole dans mon estime. Cependant, ce jour est à marquer d’un

tombereau de pierres blanches : le fameux breilan, Du Pont d'Arcole dans la troisième course, et maintenant, insigne coup de chance, je tombe sur la cuite de sa vie.

– J'ai acquis deux camions. J'ai passé ma capacité de transport, en cours du soir. J'ai négocié des contrats et j'ai démissionné. Une rupture conventionnelle, pour conserver les Assédic. Vous comprenez ?

– C'est magnifique. Vos camions roulent-ils ?

– Hélas non.

Il grimace et semble au bord de l'effondrement intérieur. J'interviens d'une voix forte.

– Continuez !

– Je pensais avoir tout prévu. Les assurances véhicules, marchandises, responsabilités civiles. L'embauche des deux chauffeurs, des gars sérieux, des professionnels. Je disposais d'un fonds de roulement suffisant. Le capital est déposé à la banque. J'ai une SARL.

– Que vous manque-t-il donc ?

– Rien. Je le croyais. J'avais tout prévu.

Sa voix se brise. Je vais perdre la fin de mon histoire. C'est déplaisant, d'autant plus que je doute que notre nouvelle amitié passe la nuit.

– Une fois n'est pas coutume. Buvez ce verre. Cela va vous aider.

– Oui. C'est fort.

La grimace ne trompe pas.

– Alors ?

– Notre métier est réglementé. J'ai déposé ma demande de licence de transporteur à la Direction

départementale de l'équipement, avec mes diplômes, mes cautions bancaires et mes prévisionnels. J'ai obtenu ma licence provisoire au bout de deux mois. Puis, la CCI a enregistré ma SARL.

- Tout va bien.
- Je le croyais. La licence provisoire était à mon nom, domiciliée ici. Mais mon comptable, par prudence, m'a conseillé de prendre une domiciliation extérieure pour la société, dans un centre d'affaires. C'est mieux, pour recevoir les clients.
- Et alors ?
- Au bout de quinze jours, la CCI a rejeté mon dossier : l'adresse de la licence ne correspondait pas à celle de la SARL.
- Qu'avez-vous fait ?
- Je me suis précipité à la DDE. Ils ont refusé de me recevoir. Ils ne reçoivent plus mais le vigile, apitoyé, m'a confié les coordonnées de leur site internet. J'ai rempli le formulaire de changement d'adresse. J'ai envoyé toutes les pièces requises. Ils ont répondu au bout d'un mois : le dossier était incomplet, ils exigeaient le Kbis.
- Quoi ?
- L'attestation d'inscription à la CCI.
- Vous l'aviez ?
- Mais non ! Vous ne m'écoutez pas ! Excusez-moi. Je m'empare encore. J'avais besoin de la licence à la bonne adresse pour obtenir le Kbis. Or, il me faut un Kbis pour modifier la licence.
- Merde !

Échec et mat en deux coups. Magistral. Ils sont habiles.

- J’ai tout tenté. Je crois avoir pété un plomb. J’ai crié, pleuré, pour la première fois de ma vie. C’est injuste.
- Je comprends.
- Je ne tenais plus en place. Les camions m’attendent, les clients s’impatiente, de quoi ai-je l’air ?
- Oh, ce n’est pas de votre faute.
- Non. Certes. Ma femme est retournée chez sa mère. Croyez-vous qu’elle va revenir ?
- Oui.
- Vous êtes sûr ?
- Oui, une expert-comptable, c’est sérieux. Vous avez de la chance.

Nous avons achevé la bouteille. Il a dormi sur le canapé. J’ai réfléchi. Je connais les usages de notre administration. Le lendemain matin, je lui ai conseillé de repartir de zéro : d’admettre sa défaite, de payer et de rejouer. L’État, mauvais joueur, refuse de s’avouer tricheur. Le fonctionnaire est incapable de reconnaître les absurdités d’un système qu’il ne maîtrise plus. Le règlement est intouchable, le programme informatique imparable. La seule parade est, si l’occasion se présente, de biaiser, de surprendre, de forcer sa chance. C’est la jurisprudence Jarnac.

M. Dramé a créé une nouvelle SARL à la bonne adresse. Il a obtenu ses papiers, avec un peu de retard. Ce n’était pas bien grave : un gars qui bossait

sans interruption depuis quinze ans pouvait s'offrir ses premières vacances. Le principal client a accepté de patienter. Mme Dramé est revenue. Entre-temps, il avait fait le ménage. Un bon mari.

Il m'a offert une bouteille de bourbon, du très bon. Nous n'avons plus les mêmes horaires. Je rentre trop tard.